

Ne tirez pas sur l'homme invisible... Don't Shoot the Invisible Man

Danièle Vallée

Number 128, Fall 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/41347ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Vallée, D. (2005). Review of [Ne tirez pas sur l'homme invisible...]. *Liaison*, (128), 44–44.

Ne tirez pas sur l'homme invisible...

Don't shoot the invisible man

DANIÈLE VALLÉE

LE THÉÂTRE DE LA VIEILLE 17 PRÉSENTE DU GRAND PATRICE DESBIENS

C'EST LA TROISIÈME FOIS EN SIX ANS que les compagnies de théâtre de l'Ontario français s'emploient à porter la poésie de Patrice Desbiens à la scène théâtrale. On se souviendra avec émotion des *Cascadeurs de l'amour* (La Tangente) et avec saisissement de *Du pépin à la fissure* (Théâtre du Nouvel-Ontario) qui se sont d'ailleurs mérité respectivement le Masque de la production franco-canadienne. Dans chacun de ces deux cas, les metteurs en scène Louise Naubert et André Perrier avaient opté pour une mise en scène bien théâtrale, c'est-à-dire dans des décors bien campés où s'effectuaient de nombreux déplacements tout à fait efficaces. Cette fois, Robert Bellefeuille, Esther Beauchemin, Roch Castonguay et Robert Marinier, les co-metteurs en scène de *L'homme invisible* ont privilégié le dépouillement total, tant dans la scénographie que dans le costume pour laisser la parole poignante de Desbiens couler de source. Crue et efficace aussi, cette mise en scène qui secoue.

D'entrée de jeu, le musicien Daniel Boivin, qui signe une brillante conception sonore, n'y va pas de main morte à la guitare. Dès que la noirceur s'abat sur la scène, sa musique fait une entrée fracassante et lance une charge musicale saisissante.

Les deux comédiens (Roch Castonguay et Robert Marinier), debout sur des appuie-pied et juchés sur un escabeau métallique, donnent l'illusion d'être suspendus dans l'espace franco et anglo-canadien. Les deux personnages bougent à peine, mais semblent parfaitement à l'aise, ainsi perchés, pour nous crier nos deux vérités. Cette quasi immobilité contredit et accentue à la fois le parcours sinueux et la difficile errance de l'homme invisible. On dirait deux êtres, crucifiés en parallèle, qui ne pourront jamais ni se toucher ni se rejoindre.

Robert Marinier revêt l'identité anglophone de l'homme invisible à la manière d'une cote de maille qui le rend inatteignable, alors que Roch Castonguay endosse la camisole de force francophone, qui étouffe et emprisonne ce personnage énigmatique. Pourtant, la couleur linguistique de l'un déteint souvent sur l'autre et chacun échappe quelques répliques dans la langue de l'autre. Il faut être attentif au texte. Les traductions ne sont pas toujours fidèles, et c'est volontaire. Par exemple, en français, l'homme invisible parlera d'une *piscine de coca-cola*, tandis qu'en anglais on évoquera un *océan de coca-cola*. Desbiens s'amuse à démontrer avec subtilité que c'est toujours plus imposant, plus impressionnant du côté anglophone et que le français charrie avec lui une connotation de langue de deuxième ordre, sans trop d'envergure. Le ton est grave, mais il est aussi ironique, comme quand Desbiens dit: «*He's got a Frog in his throat.*»

L'homme invisible, n'est chez lui nulle part. Il se cherche un pays qui n'est pas à Timmins où il a vu le jour, ne

sachant dans quelle langue lâcher son premier cri. Il n'est ni à Toronto où il devient anonyme dans ce *melting pot*, ni au Québec où on lui colle l'étiquette de Franco-Ontarien et surtout pas dans sa piscine d'alcool où il ne réussit même pas à se noyer. Les grenouilles ne se noient jamais. Parallèlement et avec la même passion oppressante, il cherche une femme. Il en trouve d'ailleurs trois, qui l'abandonneront tour à tour.

Comme la musique, les éclairages lancent sans cesse des clins d'œil complices aux spectateurs. La lumière bleutée et éclaboussante de Michel Brunet s'allume, s'éteint, s'éclate et s'emploie à projeter des lieux sur un fond de ciel noir pour qu'apparaissent un hôtel, un bar de danseuses, un pâté de maisons du Vieux Québec, une ligne blanche infinie. Tels sont les décors, visibles et invisibles, à l'image de *l'invisible man*.

Un duel poétique s'engage, cruel et provocant, entre deux langues qui se tordent de rire en articulant des questions existentielles. L'absence d'une langue maternelle nous fait-elle orphelin ou inexistant? Peut-on mourir de ne pas être nourri à même la langue maternelle? Peut-on crever de s'assimiler? Mourra-t-il en français, mourra-t-il en anglais, ce Franco-Ontarien, ce French Canadian prisonnier de deux langues, cet écartelé de deux cultures, *qui se fait tirer et meurt souvent*? Est-ce que ça fait plus mal quand on meurt en français ou quand on meurt en anglais? La mort est-elle plus froide quand on se suicide ou quand on est assassiné?

On n'a pas encore trouvé le remède à ce cancer linguistique, mais l'agonie est lente et cela est évident dans le discours de Desbiens, craché comme la lave d'un volcan à deux cratères, d'où sont expulsées des revendications toujours pertinentes, dans ce monde américanisé qui nous envahit. *L'Homme invisible/The Invisible Man*, un spectacle et un homme à voir! ■

Texte de Patrice Desbiens; idéation de Roch Castonguay; interprétation de Roch Castonguay et Robert Marinier; co-mise en scène de Roch Castonguay, Robert Marinier, Esther Beauchemin et Robert Bellefeuille; scénographie et costumes de Normand Thériault; environnement sonore de Daniel Boivin; éclairages de Michael Brunet. *L'Homme invisible/The Invisible Man* a été présentée à la Nouvelle Scène d'Ottawa, en mars 2005, dans une production de la Vieille 17, en collaboration avec le Théâtre français du Centre national des Arts.

Danièle Vallée, romancière et observatrice de la scène théâtrale, est membre du comité de rédaction de Liaison.